

LE MESSAGE
THEOSOPHIQVE ET SOCIAL.



DIRECTION ET ADMINISTRATION
aux bureaux du Message
4, Square Rapp, Paris (7e)

N° 30 ※ 7 JUILLET 1920
Paraissant le 7 de chaque mois.

ABONNEMENTS
Un An : France 10 fr. — Etranger 12 francs.
Editions Rhéa, 4, Square Rapp (7e)
Compte de Chèques postaux 7547

Féminisme et Fraternité.

« Il est facile de se rendre compte, disait à propos du Congrès International des Femmes, un grand journal du matin, que toutes les femmes du monde ont des intérêts communs, et que les notions essentielles qu'elles ont de leurs devoirs et de leurs droits sont pareilles ».

Ces quelques lignes venant au moment où les hommes songent encore à s'entre-dévorer au nom de leurs *devoirs* et de leurs *droits*, jettent une vive lumière sur le rôle que va jouer la femme. Serait-il vrai, nous demandons-nous, que le monde sera sauvé par elle, que c'est à elle qu'est donné la mission comme nous le dit la Genèse, d'écraser la tête du Serpent, — le Serpent de la discorde, de la haine, celui dont le venin empoisonne le monde des humains ?

Pendant que les hommes s'entraînaient aux combats, prenant comme idéal, la conquête et la gloire, la femme silencieusement filait. Précieusement elle conservait en son cœur résigné, le trésor d'amour et de paix que les hommes se plaisaient à souiller et qui était la rançon du monde. Elle murmurait des chants sacrés, elle s'appliquait à imager des pastorales romantiques, afin qu'un jour dans la pensée soit retrouvée des germes de beauté.

Silencieusement la femme a traversé les heures sombres de l'égoïsme humain, gardant intact son rêve de bonté, sa poésie, le charme et la douceur de sa tranquille volonté.

Puis le temps est venu où la violence accumulée a déchaîné la force des combats, et voilà la force impuissante, dans l'épouvante de son œuvre qui ne peut rétablir la paix. Mais les femmes *de tous* pays se sont levées, elles accourent pour dire aux hommes : « Nous voici. Cette Société des Nations qui seule pouvait nous épargner de nouvelles douleurs et de nouvelles ruines si vous n'osez pas l'établir, c'est à nous qu'il appartiendra de proclamer l'union, car nous saurons créer la Société des Femmes. »

***

Le Congrès de Genève eut un grand retentissement. Les femme y affirmèrent un sens de haute moralité et de profonde humanité. La fraternité des races qu'a méconnu la Société des Nations, elles l'ont proclamée ; les femmes d'Orient et d'Occident, sans distinction de couleur, ont joint leurs mains dans une étreinte loyale, elles ont scellé la grande union.

Plus avancées que les femmes de France, ces Asiatiques connaissent des prérogatives que les nôtres ignorent. En Chine, nous dit-on, neuf femmes il y a dix ans étaient députées à Canton ; aux Indes elles ont déjà obtenu le vote municipal.

Et parce que c'est de l'Orient que monte la lumière, le mouvement national féministe hindou grandit avec une rapidité qui semble tenir du miracle ; reprenant la place qu'elle occupait il y a des milliers d'années la femme hindoue s'est montrée au Congrès de Genève aussi éloquente, aussi brillante, aussi sûre de ses droits que ses sœurs d'Occident. Elle est le témoignage présent du grand avenir promis à sa patrie.

« Sur l'estrade, au milieu des palmiers, des œillets et des roses, dans leurs riches et chatoyants costumes, dit le *Journal de Genève* du 11 juin, les oratrices hindoues semblaient parées plus pour une fête fastueuse de ces pays de rêve que pour paraître dans l'arène politique. Prêtresses non plus de Brahma, — prêtes à quelques mystérieux sacrifices, — mais prêtresses modernes d'une cause qui fait de si grands progrès. »

Et puis il nous dit de l'éloquence de Mrs Sarojini Naïdou : « Avec un incontestable talent de parole, qu'elle module, avec un art consommé, allant de la mélopée à la conclusion éclatante, elle a été — son beau masque énergique s'animant — l'avocate ardente et éloquente du mouvement féministe en Orient. »

« Toutes les femmes, a-t-elle dit, ont le même idéal, regardent la même étoile, elles ont toutes le droit de demander si elles donnent la vie, que cette vie ne soit pas détruite. L'Inde est la mère des autres nations, la mère des civilisations, et d'elle part en ce moment une grande espérance. »

Nous saluons cette espérance en laquelle nous avons foi ; vers elle tendent leurs bras, tous ceux qui comme nous, attendent.

Wells et les Mystères.

Beaucoup parmi nous ont lu le beau livre de Wells « Dieu, l'Invisible Roi » dont le *Message* nous a déjà parlé.

Nous savons que Wells, matérialiste, sans l'intervention d'aucun phénomène extérieur, sans argumentation intellectuelle, mais plongeant dans « les profondeurs mystérieuses et glorieuses de son être intérieur », s'est trouvé en face du Dieu du Cœur, du Dieu intérieur, qu'il appelle avec infiniment de raison « l'Invisible Roi ». C'est l'expérience radieuse qu'ont faite et que font les mystiques de tous les temps et de tous les lieux.

Wells proclame « la religion nouvelle... qui a toujours été ». Il en établit fort correctement les données. La quintessence de l'expérience religieuse consiste en cette connaissance profonde du Dieu en l'homme, en cette union de plus en plus intime avec ce qui est éternel en nous. Etre religieux, c'est trouver la consolation et le courage dans la Communion avec l'Invisible Roi, c'est atteindre à la dignité et au pouvoir par la libération du pouvoir divin qui est soi-même.

Cette religion intérieure est celle de tout homme arrivé au discernement, ce fut celle des étudiants des mystères, ces nobles écoles secrètes qui possédaient et enseignaient la gnose, ces écoles d'ésotérisme qu'on trouve à la source de toutes les religions et dont les enseignements ont toujours été réservés aux plus développés et aux plus purs des fidèles.

Une religion ne reste vivante que si elle conserve dans son sein son Ecole intérieure. Cette école est comme un réservoir magique où se concentrent les effusions de force et d'Amour du Fondateur, pour s'écouler ensuite au dehors dans la religion exotérique; les membres de cette école sont les canaux par où circule la Vie qui anime l'ensemble.

Les religions étaient nombreuses dans l'antiquité. Chaque nation avait la sienne. Ces religions toutes très vivantes, conservaient de bons termes les unes avec les autres. L'antiquité ne connut pas les guerres de religion. A Rome on avait élevé un Panthéon dans lequel les Dieux de toutes les nations formant l'Empire trouvaient place et étaient dûment adorés.

C'est que les prêtres et les instructeurs de différentes religions étaient préparés à leur mission dans ces admirables écoles intérieurs des mystères. Tous étaient en possession de la gnose. Tous étaient les fidèles de la religion du Cœur et savaient, par la religion extérieure, les cérémonies et les sacrements, se mettre à la portée de leurs frères dont « l'âme vit dans une nuit profonde ». Ils savaient leur venir en aide, les réconforter dans le dur pélerinage et les protéger contre la haine, l'orgueil et la cruauté.

Tous ces prêtres des différentes religions s'aimaient, se comprenaient. Il nous est dit que Appolonius de Tyane parcourut le monde antique bien accueilli par les chefs des différentes religions...

Le Christianisme aussi a eu ses Mystères, son enseignement esotérique secret, « les Mystères de Jésus ». Pour nous en convaincre nous n'avons qu'à lire attentivement les Evangiles et les épitres de Saint-Paul. Dans celles-ci notre intuition nous fera facilement découvrir les perles esotériques enchassées dans la gangue des textes.

Mais avec le Concile de Nicée, avec Saint-Augustin qui pourtant savait, l'enseignement ésotérique disparut, les ténèbres voilèrent les vérités sublimes. La tendance à la persécution religieuse coincide historiquement avec l'époque où les Mystères disparurent de l'Europe. Cette disparition amena le doute, un affaissement de la foi, de la spiritualité et permit au matérialisme d'étendre ses ailes noires sur l'Occident.

Les schismes, les persécutions, l'inquisition, les guerres de religion exercèrent leurs sanglants ravages sur l'Europe ignorante « Au nom du Dieu d'Amour beaucoup de crimes ont été commis inspirés par ce cauchemar de la superstition » (Aux pieds du Maître).

Chose remarquable, depuis lors, les fidèles de la Sagesse antique, les purs spiritualistes, les dévots de la religion intérieure ont toujours été considérés comme des hérétiques par l'Eglise. Au IVe siècle Hypathie fut lapidée par les Chrétiens fanatiques d'Alexandrie, au XVIe siècle, Giordano Bruno fut brûlé à Rome et Michel Servet à Genève. C'est ainsi qu'avec l'obscuration des Mystères chrétiens, la belle religion du Christ devint purement dogmatique, rituélique, et fut la proie du fanatisme et de l'intolérance.

S. TAILLARD.

Croix de pierre.

Auvergne. Été de guerre.

Dans les campagnes grises
les croix noires, solitaires,
sont debout au tournant des chemins,
comme, aux étapes de la vie, les douleurs.
Et, devant elles, au vent qui gémit dans la plaine,
passe l'infinie procession des mantes noires,
abritant le deuil des cœurs.

Un geste lent dans la mante
trace de la douleur le signe éternel,
Devant la pierre nue
qui veille au tournant du sentier.
Et le cœur qui sombre
dans la vêture sombre,
de cette âpre communion se sent embaumé.

Car, aux peines suprêmes
qui passent sans fin
dans les plaines grises de la vie,
il n'est point de parole qui soit consolatrice.
Seule, la Douleur Immense,
recueillie, silencieuse et froide au toucher,
peut verser le mystérieux et tendre viatique
qui murmure « je sais ».

M. D'ASBECK.

Nous faisons paraître aujourd'hui la première feuille de notre supplément. *L'Ecce Homo* de Claude de Saint-Martin est un petit livre devenu extrêmement rare; tel que nous le présentons il pourra former une brochure à conserver d'une valeur incontestable.

La vente du journal au numéro ne comporte pas de supplément.

Variétés.

Fantaisie Vestimentaire.

Quelques élégants ont, il y a quelque temps, manifesté en l'honneur d'un costume économique, dont le nom dénué de toute grâce serait « salopette ». A vrai dire, cette « salopette » s'appelait plus couramment chez l'ouvrier, qui en usait depuis longtemps, comme tenue de travail, « bleu » ou « combinaison », suivant la coupe (si l'on peut dire) du vêtement.

Déjà, durant la guerre, nos aviateurs l'avaient ennoblie. Il y en avait dans les camps d'aviation qui étaient doublées de fourrure, et taillées dans des tissus imperméables les moins aisés à se procurer.

Mais le fait de vouloir faire de cette tenue d'atelier, de camp, ou de chantier, un costume décent à la ville, ne saurait rester indifférent aux philosophes.



Lors d'une petite manifestation organisée en l'honneur de ces vêtements à bon marché, par un de nos confrères, d'aucuns ont protesté contre ce « déguisement » de l'oisif, en travailleur. C'est un peu puéril. L' « oisif » en question était, en l'espèce, journaliste ou homme de théâtre — c'est-à-dire une sorte de paria qui travaille beaucoup et reçoit maigre salaire.

L'œuvre qu'il entreprenait était d'ailleurs des plus utiles. Quelle révolution dans le budget d'un fonctionnaire, d'un petit employé, le jour où il lui sera permis de pratiquer sa profession aussi maigrement rémunérée, dans une tenue à bon marché.

❖

A la réflexion, le symbole même de notre époque moderne n'est-il pas exactement figuré par l'homme de condition modeste qui s'en va à sa besogne quotidienne dans son habit râpé mais décent?

Pour l'occultiste, la salopette aura toujours l'avantage sur cet habit de pouvoir être lavée très fréquemment, ce qui, comme chacun le sait, est nécessaire à la santé du corps.

❖

Mais au point de vue social, quel pas immense sera fait le jour où l'homme sera délivré de la servitude du vêtement.

Nous vivons ainsi esclaves de tout ce qui nous entoure et de tout ce que nous avons nous-mêmes imaginé. Il y a de braves gens très convaincus qui vont jusqu'à appeler ces chaînes les bienfaits de la civilation.

Ainsi sont les hommes victimes de l'illusion; la véritable essence des êtres et des choses leur échappe à un point tel qu'ils ne donnent le nom de réalité qu'aux ridicules dont ils l'on revêtue.

X...

Un accident de presse est cause du retard de ce numéro dont nous nous excusons auprès de nos abonnés.

Huit Articles de Foi

pour les malades.

Le malade se dira :

I

Je souffre pour mon bien.

Par ignorance ou par vice, dans cette vie ou une précédente, j'ai péché contre la loi de l'évolution, c'est-à-dire du bien.

Ma maladie actuelle m'engage ou m'oblige à apprendre cette loi et en appliquer les règles matérielles et morales.

II

Je puis hâter mon rétablissement, en m'efforçant de reconnaître et d'avouer les lacunes de mon caractère, cause profonde de mon état, et en cherchant sincèrement à les combler.

Ainsi je vais au-devant de la nature, je la seconde au lieu de me révolter contre elle.

III

Mon mal — quelles que soient sa durée et sa force — est passager. J'ai devant moi des existences nombreuses à vivre. Rien n'est perdu. Le Temps n'a qu'une valeur relative. L'acquittement par la maladie d'une dette accumulée, peut être brusque et total. Mais il assure, pour l'avenir, plus de bonheur, d'expérience et un pouvoir accru d'aider autrui. Elle est un pas vers la libération.

IV

Il y a en moi un être immortel et divin, en puissance, qui demande à être éclos, élaboré. C'est *moi-même*. Il peut, il doit acquérir la domination sur mes pensées, mes sentiments, mes sens, mon corps. Il est doué de volonté, de sagesse, d'amour suprêmes. Qu'il dicte ses ordres !

V

« L'homme devient ce à quoi il pense ».

Je veillerai à mes pensées révélées et secrètes, à n'en entretenir que de bonnes et de vraies, à cultiver un optimisme constant, à mobiliser mon imagination pour la faire servir à mon progrès physique et moral : Je me représenterai mentalement les vertus et la santé que je veux posséder.

VI

Ce qe l'on désire et l'on poursuit sans cesse, on finit par l'obtenir, *mais* l'effet *inévitable* se fait parfois attendre. La nature ne se presse pas. Je m'arme de patience et de foi. Je ne confondrai pas la volonté réfléchie et toujours fructueuse avec le caprice fanfaron et stérile.

VII

Je garderai le juste milieu en tout :

Dans ma confiance au médecin, aux médecines, aux méthodes; dans les soins que je prends de mon corps; dans ma hâte de progresser; dans mon obéissance aux conseils d'autrui. J'userai des uns et des autres à bon escient, mais ce que je fais, je le ferai avec conviction. Plus que tout, une chose m'est sacrée : mon indépendance, ma liberté, ma volonté propre.

VIII

Je crois en l'existence d'êtres supérieurs, invisibles, conduisant et assistant les hommes. Ils sont cette providence en qui l'humanité a foi. Ils contiennent Dieu en plus haute puissance. Je crois que ma prière, mon appel, montent vers eux et qu'ils y répondent. En priant le « Seigneur » je les atteins. Je me recueillerai, je méditerai, je demanderai leur secours, m'ouvrant aux souffles tout-puissants de l'esprit.

Réorganisation Sociale suivant l'antique pensée Hindoue

par BHAGAVAN DAS

(Suite)

Les quatre principaux organismes sociaux, les fonctions sociales qui correspondent aux quatre classes humaines naturelles, sont :

1° L'Homme de Pensée. — L'Education;
2° L'Homme d'Action. — L'Administration, la Politique;
3° L'Homme de Désir. — L'Industrie et le Commerce;
4° Les Classes productives. — Le Travail.

(Les fonctions 3 et 4 pourraient être appelées, économique et industrielle, mais il semble préférable de mettre Industrie et Commerce ensemble car Economie doit comprendre toute production. Chacune de ces divisions contient naturellement des subdivisions.)

L'Inde a reconnu la division naturelle inévitable des êtres humains d'après leurs qualités et a compris que le travail ne peut apporter le bonheur que s'il répond aux capacités et aux tendances du travailleur. Le système des castes incarne pour ainsi dire cette idée, et le fait qu'il a subsisté pendant plusieurs milliers d'années prouve qu'il est en accord avec les lois et les faits. Mais une erreur a été commise celle d'attribuer la caste à la naissance, et non aux capacités individuelles. L'Inde a perdu l'esprit de l'organisation sociale, en méconnaissant la signification de la vocation; elle s'est attachée à une forme morte et par conséquent dangereuse. Cet esprit sera retrouvé, lorsqu'on s'appliquera à découvrir la vocation des jeunes gens et des jeunes filles au cours de leur éducation, que l'on étudiera les qualités et les goûts qui se développent en eux; alors la classification naturelle reprendra sa place dans l'organisation nationale. On n'exigera pas du poète, de l'artiste, qu'il fasse des briques, et l'on n'attachera pas à un fauteuil de bureau ou à une machine à coudre, des individus pleins d'activité ou d'énergie; le travail est une joie, lorsqu'il exprime la réelle nature du travailleur, il est abrutissant lorsqu'il étouffe les qualités innées. Quand tout individu aura la possibilité de suivre sa vocation, une organisation flexible, en même temps que stable sera créée et chaque partie du travail sera liée à l'autre, formant un tout homogène et coordonné.

L'erreur de l'Inde moderne a été de s'attacher à la loi d'hérédité, rendant ainsi inopérante la loi des variations spontanées. Cette loi se trouvant contrainte a produit des désordres et des troubles, ce qui arrive toujours lorsque les lois de la nature ne sont pas connues. Quant à l'Occident son erreur a été de ne faire aucun cas de la loi d'hérédité, et de laisser l'individu chercher au milieu de la terrible lutte pour l'existence, la classe appropriée à ses capacités innées. Il s'en suit que la plupart du temps il se trouve emprisonné, grâce aux vagues tumultueuses des circonstances, dans une classe conforme ou non avec ses goûts, dans laquelle il doit se débrouiller comme il le peut. L'Occident scientifique reconnaît ces deux lois dans l'élevage des animaux, mais ne les applique pas à l'organisation sociale. Et pendant que l'Orient a rejeté ce qu'il possédait, l'Occident ne veut pas mettre en pratique ce qu'il possède. Il ne peut y avoir un tout complet sans la réunion des deux parties; tant que les nations resteront la proie d'une hérédité aveugle, ou d'une concurrence déchaînée, tant que les vocations ne seront pas déterminées scientifiquement par des observations et des expériences au cours de l'éducation de chaque enfant, suivant son tempérament psycho-physique, ses aptitudes et ses dispositions, l'anarchie actuelle subsistera.

La première classe est directrice; elle comprend les hommes de pensée, c'est-à-dire, les philosophes, les savants, les législateurs, les juges, les écrivains en prose ou en vers, les professeurs de toutes sortes et de tous grades, les penseur, les rêveurs, les voyants. Ils sont les éducateurs de la nation, des jeunes, comme des vieux, les vrais créateurs, car la pensée est créatrice. Ils nous donnent la Littérature, l'Art, la Science; ils élèvent et soutiennent à une grande hauteur les idéaux que la nation doit réaliser; ils forment l'opinion publique; ils déterminent ce qui est bien ou mal, ce qui est de bon de mauvais goût, ce qui est honorable ou déshonorant.

Dans leur vie physique ils ne recherchent pas le luxe. Mais ils tendent plutôt vers la simplicité et la frugalité; ils demandent peu aux délassements et amusements extérieurs, parce qu'ils trouvent en eux-mêmes tout ce qui leur est bon; de tous les hommes se sont eux qui réclament le moins du monde matériel.

Parmi toutes les récompenses dont ce monde peut disposer, ils ne demandent que la gloire; leur pouvoir est en eux-mêmes, nul ne peut le leur donner ou le leur prendre; les pensées et les sentiments des hommes leur appartiennent, ils n'envient pas de diriger leurs corps; quelle puissance peut rivaliser avec celle d'un Bouddha ou d'un Christ? Ils n'ont que faire des richesses. Etre honorés, respectés de ceux qui les entourent, la renommée, voilà l'unique pensée de certains, d'autres trouvent dans l'accomplissement du chef-d'œuvre leur plus haute récompense.
tera.

(A Suivre)

Fraternité Théosophique pour l'Éducation

en Belgique.

Plus prompte à s'organiser que nous ne l'avons été en France la Fraternité Théosophique pour l'Education en Belgique a fait paraître sa déclaration de principes et ses buts, dans une petite brochure élégamment présentée qu'elle vient de nous communiquer.

Nous y lisons dans un avant-propos très documenté et d'un bel exposé « que l'école doit s'inspirer des nécessités de l'époque et évoluer avec le milieu social ».

Les temps sont changés, nous dit-on :

« Le drame qui a révolutionné le monde entier a ébranlé la société jusque dans ses fondements. Les théories sociales ont subi de rudes assauts; coutumes et usages sont discutés. Une société nouvelle se crée, une nouvelle table de valeurs s'élabore. Un esprit nouveau plein de promesses pour l'avenir se fait jour. L'école peut-elle l'ignorer?

« On peut affirmer que cette ère, inaugurée par le triomphe de la liberté sur le despotisme, verra l'épanouissement des tendances démocratiques et l'acheminement vers plus de coopération et de fraternité. Nous en voyons d'heureux augures : le suffrage universel, la journée de huit heures,

ECCE HOMO, par CLAUDE DE SAINT-MARTIN
d'après l'édition de 1792.

ECCE HOMO

Mystères du royaume de Dieu, vous êtes moins inexprimables que les mystères du royaume des hommes.

L'HOMME DE DÉSIR, p. 29.

I

Lorsque dans le champ des sciences exactes et naturelles nous recueillons quelques axiomes, nous ne nous demandons pas pourquoi ils sont vrais; nous sentons qu'ils portent la réponse avec eux-mêmes.

Comment le sentons-nous? Ce n'est que par le rapport et la convenance qui se trouvent entre la justesse de ces axiomes, et l'étincelle de vérité qui brille dans notre conception. Ce sont comme deux rayons d'un même flambeau, qui semblaient être éloignés l'un de l'autre, qui se réunissent par leur analogie, et qui, en se pénétrant mutuellement, se rendent réciproquement plus sensibles et leur chaleur et leur clarté.

Qu'ensuite nous fassions usage ou non des vérités que ces axiomes partiels nous ont apprises, cela peut être impor-

confirmé et appuyé par des signes ou des témoignages extérieurs, mais il ne peut attendre d'eux sa réalité, puisqu'elle leur est antérieure, puisqu'elle en est indépendante, et qu'il la porte avec lui-même.

Ce trait de logique naturelle en classant ainsi ces témoignages, n'abolit point leurs privilèges; car, si *ce qui est*, si un fait enfin peut bien ne pas attendre sa réalité des signes et des *témoignages extérieurs*, puisqu'elle est antérieure à eux, il n'en est pas moins vrai, dans la région temporelle où nous sommes, que sans leur moyen et sans leur action, cette réalité ne serait pas manifestée hors d'elle-même, et que l'on peut regarder ces signes et ces témoignages extérieurs, comme étant la déposition indicative du fait qu'ils nous transmettent et la fidèle expression de l'espèce de réalité, ou de l'espèce d'idée qui se peint en eux pour se faire connaître; et c'est cette loi mal approfondie qui a donné lieu à l'erreur des philosophes, en leur faisant confondre le *médium* avec le principe, l'organe de la manifestation avec la source de cette manifestation.

Or, comme nous sentons qu'il n'est pas une réalité qui ne cherche à s'étendre et à remplir sa mesure, nous devons plus que présumer que cette immensité d'objets qui nous environnent a une destination vaste et importante : savoir de servir à promulguer des réalités, chacun selon leur genre et leur classe, ou si l'on veut, de déposer, de témoigner en faveur de *ce qui est*, ou d'un fait quelconque qui a intérêt à se manifester, comme en même temps il doit être utile à notre pensée de connaître ce fait ou cette réalité, et à notre âme de les approcher de soi pour accroître notre existence.

Pour peu qu'on soit familiarisé avec les ouvrages déjà publiés sur ces matières, on reconnaîtra que notre être spirituel et notre être physique ont des facultés relatives à ce but important. En effet, nos organes matériels transmettent à notre âme animale et sensible l'impression des formes et des images de tous les objets qui leur sont présentés, ainsi que le sentiment des diverses propriétés dont ces objets sont revêtus. Notre âme pensante a ensuite la charge et le pouvoir d'analyser toutes ces propriétés, de considérer quel est le but de l'existence de tous ces objets divers, lorsque cette fin lui est inconnue : c'est-à-dire, qu'elle a le droit de chercher dans ces objets quelle est l'idée dont ils sont l'expression, quels sont les faits qu'ils viennent attester, ou quelle est la réalité qu'ils viennent manifester; et nous devons tous avouer que nous ne sommes réellement et complètement satisfaits que lorsque notre pensée jouit de la connaissance de la fin, et de la destination des objets, comme notre être sensible jouit des impressions qu'il reçoit par les diverses propriétés de ces mêmes objets; nouveau motif pour nous convaincre que tous les objets sont l'expression d'une idée; car comment pourraient-ils conduire notre intelligence à ce terme satisfaisant et lumineux, s'ils n'étaient pas eux-mêmes, comme descendus de cette région de la lumière ou de la région des idées?

D'ailleurs, les usages les plus communs parmi les hommes ne nous éclairent-ils pas sur cette grande vérité, que tous les objets quelconques qui nous environnent sont l'expression d'une idée? Toutes les inventions qu'ils appliquent journellement à leurs besoins, à leurs plaisirs, à leurs commodités ne portent-elles pas chacune le caractère de l'idée à laquelle elles doivent la naissance? Un livre n'est-il pas le

essence est nécessairement indestructible; car comment une pensée de Dieu pourrait-elle périr!

Secondement que Dieu ne pouvant se servir que de sa pensée, l'homme lui doit être infiniment cher; car comment Dieu ne nous aimerait-il pas, comment pourrait-il ne pas aimer sa pensée? Nous nous complaisons bien dans les nôtres!

Troisièmement (et c'est ici la plus importante des dépositions que l'homme nous présente) si l'homme est une pensée du Dieu des êtres, nous ne pouvons nous lire que dans Dieu lui-même, et nous comprendre que dans sa propre splendeur, puisqu'un signe ne nous est connu qu'autant que nous avons monté jusqu'à l'espèce de pensée dont il est le témoin et la manifestation, et puisqu'en nous tenant loin de cette lumière divine et créatrice dont nous devons être l'expression dans nos facultés, comme nous le sommes dans notre essence, nous ne serions plus qu'un témoin insignifiant, sans valeur et sans caractère. Vérité précieuse qui démontre ici pourquoi l'homme est un être si obscur et un problème si compliqué aux yeux de la philosophie humaine.

Mais aussi lorsque nous nous lirons dans notre sublime source, comment pourrons-nous peindre la dignité de notre origine, la grandeur de nos droits, et la sainteté de notre destination?

Hommes passés, présents et futurs, vous tous qui êtes chacun une pensée de l'éternel, concevez-vous quelles seraient vos lumières et vos félicités, si tous les germes divins qui vous constituent étaient dans leur activité et dans leur développement?

tant pour notre utilité, mais non pour l'existence de ces deux éléments radicaux que nous venons de reconnaître, savoir la justesse de l'axiome et l'étincelle de notre conception. L'une et l'autre s'annoncent comme ayant en elles-mêmes une vie naturelle que rien ne peut empêcher d'être, et ces deux rayons pourraient se séparer de nouveau et ne produire aucun effet, qu'ils n'en conserveraient pas moins leur essence et leur caractère constitutif. C'est ainsi qu'un savant géomètre a beau être plongé dans le sommeil, cela n'empêchera pas que les vérités géométriques n'existent, et qu'il n'en ait en lui la connaissance, et le don d'en faire usage quand l'occasion s'en présentera.

Il y a une philosophie meurtrière qui n'adoptera point ces principes, parce qu'elle ne distingue point, dans les êtres, leur essence d'avec la manifestation actuelle de leurs diverses propriétés, et que ne reconnaissant dans les choses que des résultats ou des modifications, dès que les êtres ne sont plus en action devant ses yeux, ils ne sont plus rien pour elle, et elle condamne hardiment leur existence. Nous voulons seulement avertir de ceci, sans nous arrêter, ceux qui n'en auraient pas connaissance, et les prévenir qu'ils trouveront dans leur être de quoi se défendre de ces objections. Passons outre.

Lorsque l'âme humaine, soit par l'essor qu'elle peut se donner, soit gratuitement, est élevée jusqu'au sentiment intime de l'être universel qui embrasse tout, qui produit tout, enfin jusqu'au sentiment de cet être inconnu que nous appelons Dieu, elle ne cherche pas plus que dans la découverte des axiomes partiels à se rendre compte de cette vérité totale qui la subjugue, ni de la vive jouissance qu'elle lui

procure; elle sent que ce grand être ou ce grand axiome est par lui-même, et qu'il y a impossibilité qu'il ne soit pas. Elle sent également en elle dans ce contact divin la réalité de sa propre vie pensante et immortelle. Elle n'a plus besoin de se questionner sur Dieu ni sur elle-même; et dans la sainte et profonde affection qu'elle éprouve elle se dit avec autant de ravissement que de sécurité : Dieu et l'homme sont des êtres vrais qui peuvent se connaître dans la même lumière, et s'aimer dans le même amour.

Comment a-t-elle le sentiment certain de ces immuables vérités? Par la même loi qui a manifesté à sa conception la certitude des axiomes partiels : c'est-à-dire, qu'elle sent l'existence inattaquable du principe de son être et de la sienne propre, par la convenance et les rapports qui se trouvent entre eux. Car sans cela la conviction de l'existence de ces deux êtres ne pourrait ni nous frapper, ni se fixer en nous, et si ce feu divin ne rencontrait en notre âme une puissante analogie, il nous traverserait sans nous laisser de lui aucune trace, ni aucun sentiment.

Que selon la même loi ci-dessus, nous mettions à profit ou non les trésors de vérité que ce contact divin nous fait découvrir, c'est sans doute une chose qui doit avoir la plus grande influence sur nos véritables satisfactions, mais qui n'en a aucune sur l'existence de ces mêmes trésors, ni sur celle de cette portion de nous-mêmes qui se trouve être leur réceptacle. Ainsi la privation de ce sublime sentiment dans les âmes altérées, et tous les déraisonnemens qui en résultent ne peuvent anéantir ni le principe nécessaire et éternel des êtres, ni l'analogie divine que nous avons tous avec lui; car *ce qui est*, un fait existant enfin peut bien être

signe du plan qu'un homme a formé de rassembler ses pensées comme dans un même corps? Un char n'est-il pas le signe du plan qu'un homme a formé de se faire transporter rapidement et sans fatigue? Une maison n'est-elle pas le signe du plan qu'un homme a formé de se procurer une vie commode et à couvert des intempéries?

Croyons donc que la sagesse suprême a aussi des idées et des plans dans ses ouvrages, comme nous en avons dans les nôtres; croyons même qu'étant plus féconde et plus intelligente que nous ses ouvrages, si nous en connaissions l'esprit, auraient le sublime avantage de procurer à notre pensée et à notre âme de plus vives satisfactions encore, qu'ils n'en procurent à notre vue, en étalant devant nous la pompe de leur magnificence extérieure et de la riche mais régulière variété de leurs formes. Croyons en même temps que ce seroit remplir le but de cette suprême sagesse, que d'appliquer notre être à la recherche des plans qu'elle a eus, en multipliant ainsi sous nos yeux cette immensité d'objets divers, parce que s'il est vrai que toute réalité cherche à s'étendre et à se manifester, et qu'elle ne le puisse que par ses signes ou ses témoins, ce serait faciliter et seconder cette manifestation, que d'en interroger soigneusement les témoins et les signes, et de recueillir, avec encore plus de soin, leurs dépositions.

Mais parmi tous ces signes ou ces témoins, quel autre que l'homme pourrait être plus digne de notre attention et nous révéler les plus grandes réalités? Quel autre nous offrirait des indices plus significatifs? Quel autre laisserait circuler devant nous ces innombrables fleuves de feu qui semblent sortir vivants de sa pensée et de son cœur, et qui nous le

montrent, pour ainsi dire, comme étant assis sur le trône de tous les mondes, pour les juger et les gouverner sous l'œil du souverain invisible, qui est le seul être que l'homme trouve au-dessus de lui?

Si tous les autres signes qui composent l'univers ne s'offrent à nous, vu la fragilité qui les caractérise, et leurs frappantes disparités, que comme autant de reflets passifs, et partiels des puissances spirituelles et secondaires de la divinité, l'homme paraissant placé sous l'aspect de la divinité même, s'annonce assez comme destiné à la réfléchir directement, et par conséquent à nous la faire connaître tout entière; et nous ne devons pas chercher plus longtemps de quel fait, de quelle réalité, il est appelé à être le déposant et le témoin, en présence de tous les êtres, puisque nous apercevons en lui l'expression parlante de l'éternel principe, et l'irrécusable analogie qui les lie l'un à l'autre, et que parmi les créatures, il est comme le signe actif de l'axiome total, ou comme la plus vaste manifestation que la pensée intérieure divine ait laissé sortir hors d'elle-même.

Si l'homme est le seul être qui soit envoyé pour être le témoin universel de l'universelle vérité, recueillons donc ses témoignages, ne le quittons point que nous ne l'ayons soigneusement questionné, et que nous ne l'ayons ensuite confronté avec lui-même, afin de fixer les différentes clartés que nous pourrons recevoir de ses diverses dépositions.

II

Les principales des dépositions de l'homme sont premièrement que s'il est si évidemment une sainte et sublime *pensée de Dieu*, quoiqu'il ne soit pas la *pensée Dieu*, son

le vote de la femme, la Société des Nations. Les utopies d'avant la guerre sont les réalités d'aujourd'hui et de demain.

« Saurons-nous tenir compte de ces transformations profondes dans nos écoles? N'inculquerons-nous pas à nos filles et à nos garçons l'esprit de l'âge nouveau? Ne les initierons-nous pas à l'exercice de leurs nouveaux droits et à l'usage fécond d'une plus grande liberté? »

Et voici les idéals que ce groupement proclame :

« La Fraternité s'efforce d'encourager à l'école et dans la famille :

« 1° Le respect de l'individualité de l'enfant ainsi que :

« Le développement de cette individualité dans une atmosphère de liberté et de sympathie.

« La self-discipline, la discipline volontaire se substituant à la discipline de coercition et contribuant puissamment à la formation du caractère.

« Le self-government, initiant aux droits, aux devoirs, aux responsabilités, les membres d'une communauté.

« La coopération remplaçant la compétition.

« La co-éducation, un système tenant compte des différences de nature des filles et des garçons et tirant avantage de leur influence mutuelle;

« 2° Une éducation complète et harmonieuse, comprenant entr'autres :

« Une éducation physique faisant une large part aux travaux manuels, aux jeux, aux sports et à la gymnastique rythmique.

« L'éducation des émotions par le choix judicieux de moyens d'expression s'inspirant de l'art et de la beauté.

« Une éducation intellectuelle visant moins à la mémorisation de faits qu'au développement des facultés et des aptitudes et à la formation d'un esprit libre.

« Le développement de l'intellectualité supérieure et la fondation de la vie intérieure.

« Une éducation morale inspirée par un haut idéalisme, basée sur la fraternité, le perfectionnement de soi-même et l'orientation des aspirations vers un idéal élevé; — éducation s'aidant de l'exemple et de l'action et initiant aux enseignements des grandes religions et des philosophies;

« 3° La reconnaissance de la dignité et de la noblesse de la mission de l'éducateur;

« 4° Une liberté plus grande pour l'éducateur;

« 5° Une coopération plus grande entre les maîtres de tous degrés, les parents, les étudiants et les diverses institutions d'enseignement;

« 6° L'éducation pour tous durant l'enfance et l'adolescence. »

La Fraternité théosophique pour l'Education en Belgique dont la Présidente est Mme J. Van den Houten et qui a son siège social, 45, rue de Loxum, à Bruxelles a fait paraître, comme nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro la traduction d'une remarquable petite brochure : le *Code de Morale de l'Enfant;* pour cela elle a déjà droit à notre reconnaissance. Nous engageons vivement nos lecteurs à faire connaître et à distribuer cette brochure. Les parents et les éducateurs, trouveront en elle un puissant auxiliaire pour la forte préparation de l'enfant et le développement de son caractère (1).

(1) Demander la brochure à Mlle Morel, 4, square Rapp, PARIS (VIIe). — Prix, 0 fr. 75 ; Port, 0 fr. 10.

Les Mille et Une Nuits.

Comme je passais, il y a quelque temps, devant le théâtre des Champs-Elysées, je lus sur l'affiche : « Les Mille et Une Nuits, pièce en trois actes et neuf tableaux... » Ce titre m'éblouit. Il évoqua dans mon imagination tout un monde délicieux de poésie et de rêve. Je décidai incontinent d'aller voir ce spectacle.

Et bien je dois dire que j'ai été tout d'abord déçu. Le titre est trompeur. Il ne s'agit nullement des Mille et Une Nuits, mais seulement de l'intrigue qui relie entre eux les mille et un contes du poème oriental. Je n'ai donc vu ni Ali-Baba, ni Aladin et sa lampe, ni Sindbad le Marin. Certes un personnage a pris le soin de déclarer dans le courant de la pièce que tous ces êtres fantastiques et mystérieux n'existaient au fond qu'en nous-mêmes.

Mon Dieu, je sais bien, mais je m'attendais à les voir sur la scène, parler et agir. Je croyais que j'allais assister à une véritable féerie, que je m'enivrerais de songes, que je nagerais en plein miracle. Au lieu de cela j'ai vu des demoiselles à qui l'on coupait la tête pour les punir d'avoir embrassé des nègres, j'ai vu une populace hurlant et gesticulant, un embryon de révolution, deux bouffons, personnages tout à fait antipathiques, qui gambadaient et se roulaient par terre, enfin, un tyran violent mais indécis, très méchant envers le sexe faible et une jeune fille que l'on a failli exécuter et qui — grâce en soit rendue aux dieux — ne l'a pas été.

L'auteur de la pièce a, paraît-il, voulu nous montrer comment l'amour persévérant et sublime d'une femme (Shéhérazade) avait transformé le cœur de l'intraitable sultan Shariar.

La véritable lutte a lieu entre Shéhérazade et les deux horribles bouffons et l'enjeu de cette lutte est l'âme de Shariar. Les deux bouffons personnifient la haine. Shéhérazade symbolise l'amour et c'est l'amour qui sort victorieux du combat.

Nous devons croire, lorsque le rideau se baisse définitivement que le sultan sanguinaire cessera de considérer la femme comme un être de plaisir. Il se sera élevé jusqu'à cette forme supérieure de l'amour dans laquelle la femme est aimée aussi et surtout pour son âme. Et la conversion de Shariar — ce miracle suprême — est due aux mille et un contes que Shéhérazade a dit pendant mille et une nuits et que — o désillusions! — le spectateur n'entend point.

Il est probable que M. Maurice Verne a voulu dégager le sens symbolique du poème des mille et une nuits.

Shéhérazade — qui est la figure centrale de la pièce — représente la grande Rédemptrice, dont le sacrifice volontaire inspiré par le plus pur amour, rachète les crimes et les fautes des autres.

Elle est aussi l'Eternel Féminin qui selon le mot de Gœthe nous élève jusqu'aux cieux.

Elle est la Béatrice qui guide Dante sur les cimes immaculées et vertigineuses de la Spiritualité.

Elle est l'Ego splendide et rayonnant descendu des espaces éthérés pour éclairer la route terrestre du pauvre moi perdu dans les ténèbres.

Elle est l'incarnation de tout ce qu'il y a de beau, de grand en nous, de tout ce qui nous entraîne hors du cercle infernal de la matière vers le royaume de la pure Lumière.

Ce n'est pas Nour-Eddin qui peut être l'époux de Shéhérazade mais Shariar, car Shariar a l'âme grande malgré ses fautes.

Des vertus insoupçonnées dorment en lui, l'amante forte et sage les éveillera. Pour ce, Siegfried qui s'ignore, elle sera la Brunehilde rêvée. Elle ne sera cependant pas la vierge âpre et farouche de la vieille légende nordique, qui défie les hommes au combat, elle restera femme malgré tout, elle luttera avec des armes féminines. Elle ne sera pas la redoutable guerrière, mais l'irrésistible Enchanteresse.

Oui Shérazade est tout cela et bien d'autres choses encore. Les spectateurs en ont eu plus ou moins conscience. Mais tout cela est-il du drame? C'est une tâche bien délicate que de dégager ou d'essayer de dégager le sens d'une légende. On risque d'aboutir à l'allégorie et de sombrer dans l'artificiel. On a dit que les multiples coupures nécessitées par la représentation avaient nui à la pièce. Je veux le croire. Mais cela n'empêche pas qu'une légende doit rester une légende. Elle doit parler à notre imagination, à notre cœur, non à notre intellect.

Notre mentalité occidentale moderne, trop concrète, tend à déformer ces productions de l'art oriental qui veulent être plutôt « senties » et « rêvées » que comprises.

Et c'est ce qui fait que transporté sur les planches de la scène, Shéhérazade nous a paru perdre un peu de sa grâce naturelle dont l'a parée la légende orientale. Ses déclarations subtiles, l'habileté remarquable avec laquelle elle conçoit et exécute ses plans, son érudition savante, quasi éblouissante, lui donnent par moments un petit tour pédant et une allure un peu froide.

Nous nous demandons aussi comment cette jeune fille si pure et si avisée peut commettre un horrible parjure et, après s'être formellement promise à Nour-Eddin son ardent fiancé, épouser le plus tranquillement du monde le sultan, oubliant qu'étant encore vivante le serment fait quelque temps auparavant était toujours valable.

En réalité, toute la pièce s'efface devant les décors qui sont du commencement à la fin, un véritable enchantement des yeux. Le spectateur assiste à un défilé de tableaux orientaux. L'œil est charmé par le coloris éclatant mais cependant harmonieux des décors et des costumes, par le groupement savant et artistique des personnages, par les danses pleines de grâce et d'imprévu. Tout ceci est le principal attrait de la pièce.

Et je vais peut-être émettre une idée barbare, mais il me semble que ce décor somptueux nuit considérablement au drame, il l'écrase de toute son opulence. Les paroles, les idées sont comme étouffées par ce chatoiement de couleurs, par ce grouillement perpétuel de costumes, de chiens et de danses. L'œil entre en rivalité avec l'oreille. L'on entend et l'on ne voit pas, ou plutôt — ce qui est le cas le plus fréquent — l'on voit et l'on n'entend plus.

Ajoutez à ceci que l'on perçoit de temps en temps une musique qui accompagne en sourdine les principales scènes de la pièce. Les morceaux joués nous ont paru jolis, mais la multiplicité des impressions qui assaillent le spectateur empêche de les apprécier à leur juste valeur.

Mais — dira-t-on — c'est un « ensemble », un « tout » que l'on vous demande de juger. C'est que précisément l'ensemble ne me paraît pas être un ensemble.

La pièce manque d'unité et ce manque d'unité vient de ce que les trois arts : peinture, musique et drame ne sont pas fondus mais simplement juxtaposés.

On nous a donné ce que j'appellerai volontiers de la marquetterie théâtral, non pas un véritable drame.

L'impression globale reste donc assez confuse. Le souvenir — comme cela devait fatalement se produire — ne conserve qu'une des trois impressions juxtaposées et généralement la plus forte qui est en l'espèce celle de la couleur et de la ligne. On se souvient d'avoir vu des tableaux. L'intrigue de la pièce est passée à l'arrière plan, la musique s'est presque totalement évanouie. Mais on retient la scène sanglante du harem, — la procession des « éphémères » — la révolution sur la place publique, — la résurrection des sultanes décapitées, etc.

Interrogez un spectateur, il vous répondra de suite : Oh! quelle ravissante mise en scène! C'est évidemment, un résultat, mais je ne crois pas que c'est celui visé par l'auteur.

On ne s'élèvera jamais assez — ce me semble — contre cette perpétuelle et néfaste confusion des genres qui tend malheureusement à se généraliser de plus en plus.

Nous féliciterons néanmoins M. Gémier, l'organisateur de ce spectacle, de nous avoir donné une pièce d'inspiration noble et élevée qui nous console de toutes les horreurs et de toutes les fadaises qui en trop grand nombre déshonorent la scène contemporaine.

Le Spectateur.

A travers les Revues et les Livres

Vers l'Occultisme

I° Signe des Temps.

La Société psychique de Genève signale que *chaque science vient en son temps*, et que le spiritisme, qui eût été prématuré s'il était apparu un peu plus tôt, trouve sa voie toute frayée, aujourd'hui, par les plus récentes des découvertes et des méthodes scientifiques.

Les observations de la *médecine* actuelle sur l'hypnose, la voyance, les lésions cérébrales, la folie; celles de la *chimie* sur le radium, les rayons X, l'éther, se rejoignent comme des bribes d'une même révélation, et ramènent, malgré elle, la pensée scientifique au bord de l'invisible.

Et *la philosophie des sciences*, qui jusqu'ici n'avait pas quitté le domaine fragile de l'hypothèse pure, semble *vouée* aujourd'hui infailliblement à se *rapprocher des vieux métaphysiciens* de la Grèce et du Moyen âge, des vues alchimistes et monadologistes. Et, peu à peu, des savants se groupent pour appliquer leurs méthodes aux problèmes de l'invisible; et, à côté de l'étude de la matière, une science nouvelle tend à prendre sa place à côté des sciences officelles d'hier, et essaye pour la première fois de réaliser leur synthèse expérimentale par l'étude méthodique de l'occultisme.

Jusqu'ici le monde n'a connu que deux révélations ennemies, la science et la religion. Mais aujourd'hui la science tend à reprendre, tout en les précisant (et en les émondant de toutes les superstitions moyen-âgeuses qui les défiguraient), les vérités éparses dans les théories antiques sur la magie. De même que de l'astrologie ancienne est née la science exacte de l'astronomie, et que de l'alchimie est sortie la chimie; de même, de la préhistorique magie l'on voit renaître aujourd'hui une science rigoureuse et synthétique : le spiritisme et l'occultisme moderne.

« C'est toute une révolution qui s'opère dans les idées, et qui atteint simultanément toutes les classes, toutes les nationalités, tous les cultes. C'est donc avec raison que *le spiritisme est considéré comme la troisième grande révélation.* » (Allan Kardec, *Revue des Sciences Psychiques de Genève.*)

Mais l'homme cherche et Dieu le mène. C'est chaque vague de vie de l'évolution qui toujours mène la pensée humaine au bord de nouveaux rivages, et lui fait découvrir, à son heure, la révélation dont elle a besoin. Après avoir su seulement se fier toute à l'autorité des dogmes religieux, ou se confiner dans la libre-pensée trop souvent matérialiste des savants positivistes, il était temps d'essayer de percer un tunnel entre ces deux cloisons étanches de la connaissance, au risque d'ébranler au passage bien des affirmations étroites ou prématurées. *Le grand choc de la guerre est venu préparer la conscience humaine à ces révélations nécessaires*, et, la tension passionnée de la foule des morts, et celle des vivants qui les pleurent, cherchant de part et d'autre à correspondre et à percer le voile sombre de l'Au-Delà qui les séparent, crée actuellement un fort courant vers les recherches occultes « et c'est dans cette connaissance que l'âme humaine trouvera un apaisement à ses douleurs, une source de force devant les épreuves et devant la mort. (V. Léon Denis, même revue.)

En effet, elles font foule les revues qui actuellement signalent cette même recrudescence de la pensée occulte à notre époque.

II° Expériences diverses.

Le Papyrus (june 1919) *cite l'expérience hypnotique* suivante, comme preuve de ce que la mémoire est une faculté de l'esprit, et que rien de ce qu'elle a une fois enregistré ne peut plus se perdre réellement.

Devant un nègre ignorant et endormi on lit un texte grec, 5 mois plus tard on le rendort et il le répète exactement, en reproduisant jusqu'aux plus subtiles nuances de l'accent.

Qu'on vienne donc affirmer après cela que la mémoire est une simple fonction du cerveau et ne peut être conservé après la mort. Puisqu'au contraire cette faculté se manifeste agrandie au moment précis où le sommeil hypnotique vient obscurcir la conscience physique et ralentir l'activité cérébrale!

Sir Oliver Lodge convie les savants à tourner leur attention, non plus seulement vers les propriétés physiques des corps parce qu'elles frappent nos sens, mais, encore, vers l'éther qui dépassent leur portée. « De plus en plus, ajoute-t-il, nous sommes obligés de reconnaître que l'*infiniment petit est semblable à l'infiniment grand* et qu'il y a une astronomie de l'atome...

Nous savons que l'énergie électro-magnétique ne réside pas dans le fil de fer qui la conduit, mais dans l'éther où il plonge... » (Cité par le Papyrus.)

De plus en plus il paraît donc scientifiquement évident que les réalités matérielles que nous connaissons sont en même temps comme des schéma symboliques d'autres réalités que nous ne connaissons pas encore et, qu'à côté de l'Univers matériel, il y a aussi des mondes plus subtils régis par une semblable harmonie.

(*A Suivre*) A. T.

Les Conférences d'Ed. Schuré à la Société Théosophique.

André Suarès s'est écrié, dans son livre « La nation contre la race » :

« Et d'abord, la France est une personne. »

....

« La France est vraiment *notre* Dame. »

Cette image hardie, mais qui s'impose à tout esprit un

Lettres de l'Inde.

1912-1914

Par Maria CRUZ (*Suite*)

Nous sommes parties mercredi matin. En passant, nous avons visité à Pandisthan, l'ancienne capitale, un charmant petit temple d'Asoka, entouré d'eau, et surtout, ce que j'ai apprécié par-dessus ses autres beautés, dans un *bois de saules !* Ici, où l'on finit par aimer la brume, la pluie et les ténèbres, une ombre fraîche et légère est le plus grand bienfait du ciel. Nous avons pris le thé sous des chenars, et en regardant la saulaie : ce fut un régal sans suite. Avant-hier nous avons voyagé depuis l'aube, nous arrêtant quatre ou cinq heures vers le milieu du jour. Hier soir, après avoir passé la plupart des heures chaudes sous un feuillage qui, du moins, nous protégeait les yeux (car la réverbération est encore pire que le soleil même) nous sommes descendues visiter Avantipura. C'est une ville ancienne qui gît ensevelie dans le sable. Grâce à M. Chatterjee un beau portique a été mis au jour. Les autres décombres sont proprement rangés en petits tas, ou encore incrustés dans la terre, comme au forum. On vient de trouver des bouts de parchemins écrits, et il ne serait pas étonnant qu'un de ces quatre matins on fît une découverte palpitante. Faute d'argent les travaux s'arrêtent ou se ralentissent. Cependant la quantité de bosses sablonneuses disséminées sur le rivage indique clairement qu'il y a des décombres. H. P. B. a dit que les découvertes de la science lui donneraient raison; et je me demande si Avantipura ne va pas y contribuer.

❖

L'orage a éclaté hier soir avec furie. Nous étions à un endroit ravissant, dont je ne peux pas saisir le nom, au milieu d'un bouquet d'arbres, et en face d'un petit temple dont les marches descendaient jusque dans la rivière. Les Hindous y venaient faire leurs ablutions, et on appelait à la prière avec des clochettes et des trompettes à la voix aiguë. Malheureusement, l'orage avait accru le courant, et on ne pouvait pas le vaincre. De plus, un radeau, ou plusieurs radeaux, chargés de bois, avaient été mis en pièces, et la circulation sur l'eau a été interrompue par une avalanche de troncs d'arbres. J'étais si contente de ne pas voir le soleil, que j'ai tout lâché pour me promener un peu à la fraîcheur relative des nuages. Ce fut un régal, une volup-

peu sensible, tant le génie de notre patrie est en effet essentiellement *humain*, Ed. Schuré l'a reprise et développée magnifiquement dans ses conférences des 19 et 20 juin.

La France est une personne : âme, corps, esprit. Son âme est celtique. Son intelligence est latine. Enfin l'élément germanique, se manifestant par les Francs, lui a apporté ses qualités de force et de solidité. L'élément germanique a formé pour ainsi dire le corps physique de la France.

Mais la partie la plus vivante, la plus profonde, la plus mystérieuse de l'être, n'est-ce pas l'âme? Aussi bien est-ce d'elle que Schuré nous parlera, d'abord pour nous prouver que l'âme de notre pays est bien celtique, ainsi qu'il l'a affirmé en débutant, ensuite pour étudier les manifestations du génie celte à travers le cours entier de l'histoire de France.

Ce furent deux très belles conférences, si pleines de faits et d'idées qu'il est impossible de les résumer en quelques mots. *Nous souhaitons qu'Ed. Schuré les fasse paraître.* Ainsi pourront en prendre connaissance tous ceux qui n'ont pas eu le bonheur de l'entendre (1).

G. M.

(1) Nous apprenons que ces conférences paraîtront dans le *Mercure de France.* (N. D. D.)

Notre collaborateur, M. Ludovic Rochet, en littérature *Ludovic Réhault*, vient de réunir en une brochure la série d'articles qu'il a publiés l'an dernier, dans *le Message*, sous le titre général : *La Paix humaine.*

Cette brochure est en vente avec le même titre, mais sous le nom de *Ludovic Réhault*, à la librairie de la Société Théosophique, 4, Square Rapp.

Informations.

Le jeudi 15 juillet, à 5 heures, Conférence en anglais (réservée aux Sociétaires) : *L'Avenir de la Société Théosophique*, par M. B.-P. Wadia. (La conférence sera traduite en français.)

— Jeudi 22 juillet, à 5 heures, Conférence en anglais (traduite en français) par M. C. Jinarajadasa (réservée aux sociétaires).

Vacances. — Le Quartier général, la Bibliothèque, la Salle de lecture de la S. T. seront fermés du 31 juillet au 1er octobre.

La librairie restera ouverte les jours de semaine de 2 heures à 6 heures.

La Directrice-Gérante : M. BERMOND. *Imp. Ed. Julien - Albi*

---

té ! Comment pouvez-vous ne pas l'apprécier ? Elle dura peu. Le soleil reparut, et on nous fit démarrer vers midi. Nous sommes maintenant accrochées à un village, près d'Islamabad, le dernier où les bateaux arrivent. Demain nous nous entendrons avec le voiturier et les coolies pour les excursions.

XI

Atchibal, août.

Nous sommes arrivés ici d'Islammabad, après une heure de tonga, par un jour gris. On nous avait dit que le bungalow n'était pas meublé, et nous avons amené une armée de coolies avec tentes, lits, ustensiles de cuisine, vaisselle, etc., et le bungalow est un des meilleurs que je connaisse. On n'y donne que la chambre (8 annas par jour), une grande belle chambre, bien blanchie, avec plafond de bois blanc, très propre. Malheureusement on n'y a droit qu'à vingt-quatre heures de gîte, si un autre voyageur se présente. Atchibal est ravissant C'était un des refuges favoris de Jehangir qui s'était planté, au milieu des sources, un délicieux jardin, aujourd'hui bien négligé. Il y a des gens qui y habitent dans des kiosques. Nous y avons passé notre première journée. Le jardinier nous a donné des pêches exquises. Nous rencontrons à chaque instant des pèlerins qui se rendent à une grotte de glace, très haut dans la montagne. Hier, comme je lisais tranquillement une histoire du Kashmir, dans le pavillon de Jehangir, je me suis vue entourée d'une troupe de pèlerines qui m'ont fait une foule de questions que, bien entendu, je ne comprenais pas. Enfin, par l'intermédiaire de Francis, nous avons pu « causer ». Elles étaient en route depuis quinze jours, et en avaient encore sept ou huit à faire avant d'arriver au but de leur voyage. Puis il leur faudra revenir. Il y en avait parmi elles quelques-unes qui venaient de beaucoup plus loin, et voyageaient ainsi depuis des mois. Une vieille femme est tombée et s'est blessée à la jambe. L'idée de lâcher les autres ne lui est même pas venue : elle continue sa route clopin-clopant. Elles font ce pélerinage par pure dévotion, m'ont-elles dit, et ne vont rien demander.